FRC.A. 10720.1. a
Case FRC 17494

AUGUSTE ET THÉODORE,

OU

LES DEUX PAGES,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES,

EN PROSE ET MÊLÉE DE CHANT.

Par MM. DEZÈDE & B. D. M.

REPRÉSENTÉE pour la première fois à Paris, par les Comédiens Français, ordinaires du Roi, le 6 Mars 1789; & à Versailles devant LEURS MAJESTÉS, le 12 du même mois.

Prix 24 sous.

A TOULOUSE,

Au Magasin général des Pièces de Théâtre,

Chez BROULHIET, Libraire, rue Saint-Rome.

1789.

THE NEWBERRY LIBRARY

COSTUMES.

Le Roi. Habit bleu, boutons blancs aux deux côtés, collet, paremens & doublure écarlate, l'habit boutonné juſqu'en bas; veſte jaune, culotte noire; bottes tirées par-deſſus les genoux; éperons d'or, épée de cuivre avec une dragonne noire & argent, paſſant au travers des plis de l'habit; écharpe noire & argent par-deſſus l'habit; aiguillette d'argent; la broderie de l'Ordre; grand chapeau à plumet blanc, avec une cocarde noire & une gance richement brodée, cravatte noire, coëffure très-négligée, queue longue & mince; canne à bec à Corbin, grande boëte d'or à tabac & de forme quarrée; gants à la cuiraſſière.

Auguſte. Au premier Acte en petite redingotte bleue, veſte blanche, culotte jaune, bottes & éperons, les cheveux en déſordre, chapeau galonné en or. Au ſecond Acte, habit écarlate, larges galons d'or feſtonnés ſur toutes les tailles; paremens & veſte de velours bleu galonnés de même, culotte noire, col de velours noir, queue longue.

Théodore eſt vêtu de même, il arrive au premier Acte tout habillé.

Les quatre Pages de la ſuite du Roi ont le petit habit avec un petit galon uni & rien ſur les tailles.

La mère de Caroline en robe griſe, au premier Acte, & au ſecond de même, mais un peu parée.

Caroline, au premier Acte, en robe griſe, & au ſecond, en robe blanche.

L'Hôte, d'abord en robe-de-chambre, avec un bonnet de velours noir sur la tête, ensuite un habit d'une couleur foncée ; boutons d'or jusqu'en bas, grands paremens, grandes manchettes, perruque à bourse avec des rubans noirs, qui viennent tomber sur le jabot ; veste riche & culotte noire.

L'Hôtesse, corset de soie gros verd, jupon de soie coquelicot, bordé d'une dentelle en or, le corcet lacé avec une chaîne d'or ; bonnet d'une étoffe d'or.

La Bonne, robe d'étamine brune, lacée avec un ruban blanc, un bonnet noir.

Les quatre Garçons. L'Allemand, veste de drap brun, perruque ronde & un tablier verd.

L'Anglais, gilet rouge, culotte de peau, nouée sous les genoux, avec des rubans, cheveux coupés.

L'Italien. Habit bleu, court & étroit, avec un petit galon usé, veste & culotte de couleurs tranchantes, coëffure ridicule.

Le Gascon, frac & gilet élégant, culotte jaune, coëffure & chaussure soignée.

Ces trois Garçons Étrangers, en paroissant la seconde fois, ont chacun une serviette à la main.

SUITE DU ROI.

Des Officiers. Habit bleu de Roi à grands brandebourgs d'argent, doublure, collet, paremens écarlate, veste & culotte jaune, guêtres blanches, l'écharpe sur la veste.

D'autres Officiers, habit écarlate, boutons d'argent aux deux côtés, paremens, veſte & collet bleu de Roi, culotte-pantalon de peau, grandes bottes, éperons, l'habit boutonné & l'écharpe par-deſſus, aiguillette d'argent.

D'autres Officiers. Bufle galonné d'or, paremens & collet rouge, culottes-pantalon de peau, grandes bottes, éperons, aiguillette d'or, l'écharpe ſur le bufle & grand ſabre.

D'autres Officiers. Bufle galonné en argent, paremens & collet rouge, culottes-pantalon de peau, grandes bottes, éperons, aiguillette d'argent, l'écharpe ſur le bufle & grand ſabre.

PERSONNAGES.

LE ROI..... *M. Fleury.*
AUGUSTE, } Pages de la } .. *Mad. Petit.*
THÉODORE, } Chambre. } .. *Mlle. Elie. Contat.*
LA MÈRE D'AUGUSTE..... *Mlle. Raucour.*
CAROLINE ſa fille, & ſœur d'Auguſte..... *Mlle. l'Ange.*
LISBETH, Gouvernante de Caroline..... *Mde. Bellecour.*
M. PHLIPS, Maître d'Hôtellerie. *M. d'Azincour.*
Mad. PHLIPS, ſa femme..... *Mlle. Contat.*
UN GARÇON ALLEMAND..... *M. Bellemond.*
UN GARÇON FRANÇAIS..... *M. Larochelle.*
UN GARÇON ANGLAIS..... *M. Talma.*
UN GARÇON ITALIEN..... *M. Champville.*
UN COCHER..... *M. Gerard.*
UN CUISINIER.
SUITE DU ROI.

La Scène eſt en Allemagne.

AUGUSTE ET THÉODORE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Salon honnête avec une grande porte dans le fond, & une porte ordinaire de chaque côté, adoſſée à la couliſſe; à la troiſième on voit de chaque côté une croiſée. Sur la droite des Acteurs eſt une grande pendule à l'antique, & ſur la gauche un grand bureau & un grand fauteuil auprès : ſur le bureau ſont deux livres de comptoir, une ſonnette & une écritoire.

SCÈNE PREMIÈRE.

Il entre par la porte à gauche des Acteurs, & il eſt en robe-de-chambre avec un bonnet de velours ſur la tête.

L'HOTE, *ſeul.*

LEVÉ avant tout le monde, couché le dernier, ſoins, activité, vigilance, exactitude & probité, voilà les moyens dont ſe ſont ſervis mes bons ayeux, & que j'emploie moi-même pour conduire ma maiſon. On doit toujours chercher à ſe diſtinguer dans ſon état, & puiſqu'il faut jouer un rôle

ici-bas, je préfère celui de bon homme à tous les autres. Je ſuis d'un caractère facile, je ne rançonne, ni ne pourſuis jamais perſonne. Je plains ceux qui ſont dans l'impoſſibilité de me payer, & quand je trouve une bonne occaſion de rendre ſervice, je la ſaiſis. Il n'y a pas de plus grand plaiſir pour moi. Auſſi tout me réuſſit, tout me profite. Ce qui ruineroit un autre, m'enrichit, moi. En vérité, je ne ſais pas comment cela ſe fait, mais je gagne plus d'argent à moi ſeul, que tous mes voiſins enſemble : il eſt vrai que mon hôtel & moi nous ſommes connus, je crois, dans le monde entier. Tous les Étrangers viennent loger ici de préférence. Princes, Ducs, Gens de qualité, Prélats, tous les ordres de Citoyens me font l'honneur de deſcendre chez Monſieur Phlips, à l'hôtel des Quatre Nations. (*Il s'aſſied près du bureau, ſonne & & appelle*) L'Allemand ! l'Anglois ! Romain ! Pariſien ! (*Les quatre garçons entrent & ſe placent ſur une ligne.*)

SCÈNE II.

L'HOTE, LES QUATRE GARÇONS.

L'HOTE, (*au Garçon Allemand.*)

ERNEST !

ERNEST.

Monſieur ?

L'HOTE.

Avez-vous fait partir les trois Garçons que j'ai renvoyés hier.

ERNEST.

Ils vont partir à l'inſtant. Ils ont bien du regret de quitter votre maiſon.

L'HOTE.

C'eſt leur faute.

ERNEST.

Ils eſpèrent que votre ſi bon maître voudra bien leur donner des certificats.

L'HOTE.

Des certificats ! Dans ce pays-ci, on n'en donne point aux mauvais ſujets. Deux florins à chacun, & que je n'en entende plus parler. (*Le Garçon Allemand ſort.*)

SCENE III.

SCÈNE III.

L'HOTE, LES TROIS GARÇONS.

L'HOTE, *au Garçon Anglais.*

COMMENT vous nommez-vous ?

LE GARÇON ANGLAIS.

Jon's.

L'HOTE, *au Garçon Italien.*

Et vous ?

LE GARÇON ITALIEN.

Carlo.

L'HOTE, *au Garçon Français.*

Et vous ?

LE GARÇON FRANÇAIS.

La France.

L'HOTE.

Jon's, Carlo & la France, écoutez. Savez-vous pourquoi les autres ont été mis à la porte ?

LES TROIS GARÇONS, *chacun dans son jargon.*

Non, Monsieur.

L'HOTE.

Je vais vous l'apprendre. L'Anglais étoit insolent, méprisant tout ce qui n'est pas de sa Nation, & toujours tout prêt à faire le coup de poing avec le premier qu'il rencontroit sur son chemin.

LE GARÇON ANGLAIS, *dans son jargon.*

Il avoit tort.

L'HOTE.

L'Italien étoit faux, hypocrite & vindicatif, d'ailleurs très-suspect du côté de la fidélité.

LE GARÇON ITALIEN, *dans son jargon.*

Monsieur, je vous prouverai qu'il y a des gens dans mon pays qui n'ont pas ces défauts-là.

L'HOTE.

Et vous ferez bien. Le Français. Quel dommage ! il étoit doux, prévenant, gai, vif, bon garçon, mais libertin. . . . . Toutes mes servantes en devenoient folles. Il les trompoit

toutes, & elles l'en aimoient encore davantage. Que cela vous ſerve de leçon.

LE GARÇON FRANÇAIS, *avec l'accent Gaſcon.*

J'en profiterai.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE GARÇON ALLEMAND.

LE GARÇON ALLEMAND.

MONSIEUR, la maiſon ſe remplit de monde. Les étrangers arrivent de toutes parts pour la révue. Voulez-vous bien donner vos ordres ?

L'HOTE.

Attention. Je me ſers de quatre Garçons différens pour la commodité & le ſervice des perſonnes qui viennent loger chez moi. Soyez polis, diſcrets, empreſſés & fidelles ſur-tout. Point de conduite, point d'eſtime ; point de travail, point de ſalaire ; vous ſerez bien payés, bien nourris, mais je veux être ſervi de même. Allez, courez, rendez-vous à votre devoir, montrez par-tout le même zèle, ayez pour tout le monde les mêmes attentions ; il faut que chacun diſe en partant : on eſt très-bien ici, je reviendrai, je ſuis content, je reviendrai, je reviendrai à l'hôtel des Quatre Nations.

LE GARÇON ANGLAIS, *dans ſon jargon.*

Quand on a ſervi en Angleterre, on peut ſe préſenter par-tout hardiment, je vous aſſure.

Il ſort.

LE GARÇON ITALIEN, *dans ſon jargon.*

Nous autres, nous cherchons à deviner ce que l'on peut déſirer, & notre ſoupleſſe nous fait toujours réuſſir.

Il ſort.

LE GARÇON FRANÇAIS, *Gaſcon.*

Pour moi, Monſieur, je ne me vante pas, mais je tâcherai par mon ſervice d'être agréable à tout le monde.

Il ſort.

L'HOTE.

Fidelle Allemand, je n'ai pas beſoin de te recommander...

LE GARÇON ALLEMAND.

Vous me connoissez, Monsieur : sans faire beaucoup de bruit, je fais tout doucement mon devoir.

Il sort.

SCÈNE V.

L'HOTE, L'HOTESSE.

L'Hôtesse entre par la même porte que son mari. Elle est toute habillée.

L'HOTESSE, *gaiement.*

BIEN ! fort bien ! . . . voilà ce qu'on appelle un maître de maison.

L'HOTE, *toujours d'un air grave.*

Je m'en flatte. Bonjour ma femme.

Il lui tend la main.

L'HOTESSE.

Bon jour, bon jour, mon mari.

L'HOTE.

Te voilà, comme de coutume, toujours vive, toujours gaie.

L'HOTESSE, *l'interrompant.*

Et toujours bien éveillée.

L'HOTE.

On m'en fait compliment. Venez m'embrasser.

L'HOTESSE.

De tout mon cœur.

L'HOTE, *d'un air un peu goguenard.*

Entre nous, je crois que vous êtes bien aise d'être ma femme.

L'HOTESSE.

Entre nous, je ne dis pas non.

L'HOTE.

Je m'en doutois.

L'HOTESSE.

Mais c'eſt tout ſimple ; notre fortune eſt honnête, & nos humeurs ne s'accommodent pas mal. Vous, mon ami, vous êtes un brave homme ; moi, je ſuis une bonne femme ; tu fais tout ce que je veux ; cela fait que je n'ai jamais d'humeur ; tu ne me laiſſes jamais manquer de rien, cela m'empêche d'avoir des fantaiſies, tu me reproches par-ci par-là d'être un peu coquette ; moi je te permets d'être un peu jaloux ; auſſi qu'eſt-ce que nos petites brouilleries ? Preſque rien. On ſe boude un moment, on ſe querelle une minute ; eh bien ! tant mieux ; on meurt d'envie de faire la paix. On ſe rapproche, on s'explique, on ſe raccommode, & un raccommodement, c'eſt toujours une fort bonne choſe.

L'HOTE.

Ah, ah, ah, ah, la voilà bien. Toujours le petit mot pour rire. Madame Phlips, en vérité, plus je vous connois, plus je trouve que j'ai bien fait de vous avoir épouſée.

L'HOTESSE.

Mon ami. Vous êtes fort galant.

L'HOTE.

Point du tout, mais j'ai réfléchi ; & je ſuis bien certain, malgré les railleurs. . . . .

L'HOTESSE.

Quoi donc ?

L'HOTE.

Rien.

L'HOTESSE.

Que voulez-vous dire ?

L'HOTE.

Suffit.

L'HOTESSE.

Expliquez-vous.

L'HOTE.

Une autre fois.

L'HOTESSE.

A l'inſtant, je le veux.

L'HOTE.

Ah !

L'HOTESSE.

Eh bien ?

L'HOTE.

Eh bien. Vous n'avez pas encore vingt-deux ans.

L'HOTESSE.

Tant mieux pour vous.

L'HOTE.

On m'en fait compliment, mais..... Tout le monde vous trouve ſi jolie.

L'HOTESSE.

Tant mieux pour moi.

L'HOTE.

Aſſurément. Mais.

L'HOTESSE.

Mais.

L'HOTE.

Bien des gens m'ont trouvé hardi, moi.

L'HOTESSE.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

L'HOTE.

Les uns croyoient. D'autres prétendoient. Enfin, mon cœur, que veux-tu que je te diſe ?

L'HOTESSE.

Ce ſont des envieux, des jaloux qui t'en veulent, parce que je t'ai donné la préférence. Écoute, mon ami, ſois doux, complaiſant, ne me contrarie jamais, & aime-moi toujours de même, je te promets.....

L'HOTE, *l'interrompant.*

Ma chère amie, je te promets tout ce que tu voudras.

L'HOTESSE.

Et tu ſeras heureux, d'ailleurs tu ſais bien que dans notre famille, nous n'aimons que nos maris.

L'HOTE.

C'eſt cela qui m'a décidé.

L'HOTESSE.

Eh bien ! ſois donc tranquille. A l'égard de ces Meſſieurs qui tournent la tête à toutes nos femmes, on ſait ce que c'eſt.

J'avois une amie qui les connoissoit bien, & voici ce qu'elle chantoit toute la journée.

AIR.

AIMERA
Qui voudra
Les hommes ;
C'est notre faute si nous sommes
Esclaves de ces Messieurs-là.
Sans affecter un air sévère,
A leur joug on peut se soustraire ;
Et le bon moyen, le voilà.
Pour nous plaire
Vous les voyez
Insinuans,
Complaisans ;
Tremblans,
Rampans,
Entreprenans ;
Humiliés :
Dans cet état il faut qu'ils viennent
A nos pieds ;
Et quand ils y sont { qu'ils s'y tiennent,
que ces Messieurs s'y tiennent.

L'HOTE.

Charmante, charmante ! c'est chanter à merveille, & cette bonne amie avoit bien raison.

L'HOTESSE.

Et moi, je pense tout comme elle.

SCÈNE VI.

L'HOTE, L'HOTESSE, LES QUATRE GARÇONS, (*l'un après l'autre*) UN COCHER.

LE GARÇON ALLEMAND.

MONSIEUR, on demande le menu.

L'HOTE.

Je vais m'en occuper.

Le Garçon Allemand sort.

LE GARÇON ITALIEN.

Monsieur, on demande les papiers publics.

L'HOTE.

Ils ne sont pas encore arrivés.

Le Garçon Italien sort.

LE GARÇON ANGLAIS.

Monsieur, Mylord veut payer.

L'HOTE.

J'y vais.

Le Garçon Anglais sort.

LE GARÇON FRANÇAIS.

Monsieur, Monsieur le Chevalier voudroit vous parler.

L'HOTE.

Va-t-il aussi me payer ?

LE GARÇON FRANÇAIS, *en sortant.*

Je ne crois pas, mais il donne le bon jour à Madame.

LE COCHER.

Monsieur, il faut un chariot, deux calèches, & six chevaux de selle.

L'HOTE.

Allons, allons, j'y cours; je suis à tout le monde, qu'on ne fasse rien sans moi. Je vais mettre ma perruque.

SCÈNE VII.

L'HOTE, L'HOTESSE.

L'HOTE.

ADIEU, ma chère femme, vous allez régler vos livres; & moi, je vais donner le coup-d'œil du maître.

SCÈNE VIII.

L'HOTESSE, *seule.*

IL va mettre sa perruque, pour donner le coup-d'œil du maître. Ces maris ! Avec leur ton d'autorité, ils ont toujours l'air d'ordonner, & ils obéissent sans cesse. Les pauvres gens!

Pour peu qu'on veuille s'en donner la peine, on les mène absolument tout comme on veut. Le mien, par exemple, je l'aime de tout mon cœur ; mais je ne ferois pas une seule fois sa volonté, dût-il être mon mari pendant cent ans.

SCÈNE IX.

L'HOTESSE, AUGUSTE.

AUGUSTE, *il a l'air harraſſé & ſes cheveux ſont tout défaits.*

PARDON, Madame : n'eſt-ce pas vous qui êtes l'Hôteſſe de cette maiſon ?

L'HOTESSE.

Oui, Monſieur, c'eſt moi qui ſuis la maîtreſſe ; qu'y a-t-il pour votre ſervice ?

AUGUSTE.

Voudriez-vous bien me dire ſi deux Dames de la Province ſont arrivées dans cet hôtel ?

L'HOTESSE.

Une mère avec ſa fille ?

AUGUSTE.

Oui, Madame, une mère avec ſa fille ?

L'HOTESSE.

D'hier au ſoir ; deux Dames Anglaiſes ?

AUGUSTE.

Non, Madame ; celles que j'attends viennent de Stettein. Le carroſſe n'eſt donc pas encore arrivé ?

L'HOTESSE.

Il ne ſera ici, au plutôt, que dans une heure.

AUGUSTE.

Ah ! Madame, je vous ſupplie, je vous en conjure ; tenez-leur un petit appartement tout prêt ; ayez pour elles tous les ſoins, toutes les attentions ; que rien ne leur manque, rien au monde ; entendez-vous, Madame ? Vous pouvez compter ſur mon exactitude & ſur toute ma reconnoiſſance.

L'HOTESSE.

L'HOTESSE, *à part.*

L'aimable enfant ! (*haut.*) Soyez tranquille, Monsieur le Page ; j'aurai soin de ces Dames, comme de moi-même.

AUGUSTE.

Vous êtes bien bonne : je n'ai reçu leur lettre qu'hier fort tard, & au même instant un ordre du Roi m'a fait partir avec des dépêches ; j'ai couru toute la nuit.

L'HOTESSE.

Toute la nuit par le temps affreux qu'il a fait !

AUGUSTE.

Ah ! Madame, j'y suis accoutumé ; (*bas.*) Mais ma pauvre mère ! (*haut.*) & à mon retour, ayant appris que Sa Majesté étoit sortie de la ville, j'ai saisi le premier moment pour voler ici.

L'HOTESSE *s'attendrit peu-à-peu.* (*à part.*)

Ce cher enfant ! (*haut.*) Exposé, toute la nuit, au vent & à la pluie, à cet âge-là. Mon Dieu ! comme ses pauvres cheveux sont mouillés ! Reposez-vous donc, mon Gentilhomme, reposez-vous un moment.

AUGUSTE.

Cela n'est pas possible ; il faut que je m'en aille bien vîte ; que je retourne au château : je n'ai pas une minute à perdre.

L'HOTESSE.

Mais c'est comme si vous y étiez ; ma maison n'en est qu'à deux pas, & puis on voit par cette fenêtre tout ce qui se passe sur la grande place.

AUGUSTE. *Il s'avance vers la fenêtre & fait un cri.*

O ciel ! voilà le monde qui accourt : c'est le Roi qui arrive. Adieu, Madame. Dites à ma mère qu'Auguste..... Dites-lui que je reviendrai bientôt, le plutôt que je pourrai. (*Il court & revient.*) Ah !... Dites-lui aussi que sa lettre. (*Il montre une lettre sous sa camisole*) ; voyez, elle ne quitte pas mon cœur ; dites-le lui bien, je vous en prie. (*Il lui presse les mains*). Ah, Madame, je vous recommande la plus tendre, la meilleure des mères. (*Il sort.*)

(L'Hôteſſe eſt attendrie juſqu'aux larmes, qu'elle eſſuie avec ſon mouchoir. L'Hôte paroît dans ce moment : il eſt ſurpris de voir s'enfuir un Page.)

SCÈNE X.

L'HOTESSE, L'HOTE, *tout habillé.*

L'HOTE, *s'approchant.*

MA femme..... Ma femme..... (*Il lui ôte le mouchoir.*) Comment donc ? Vous pleurez !

L'HOTESSE.

Sûrement que je pleure, & vous en feriez bien autant, ſi vous ſaviez.....

L'HOTE.

Cela ſe peut ; mais voyons, de quoi s'agit-il ?

L'HOTESSE.

Du plus intéreſſant jeune homme, d'un fils qui adore ſa mère : elle va arriver ; il m'a demandé un petit appartement pour elle. Je lui ai promis celui-ci, je lui donnerois le mien, je lui donnerois volontiers toute ma maiſon.

L'HOTE.

Toute la maiſon, toute la maiſon.... Comme vous prenez feu pour Monſieur le Page.

L'HOTESSE.

Eh ! pourquoi donc pas, mon ami ?

L'HOTE.

Pourquoi ?.... C'eſt que vous ne les connoiſſez pas ; vous n'êtes pas au fait comme moi de toutes les gentilleſſes de ces Meſſieurs : défiez-vous-en, ma femme, défiez-vous-en, c'eſt moi qui vous le conſeille.

L'HOTESSE.

Encore de la jalouſie ! un Page, un enfant.

L'HOTE, (*à demi-bas.*)

Un enfant, un enfant : quand une fois ils ont mis le pied dans une maiſon.... (*haut.*) Tenez ſi je chantois auſſi-bien que vous, je vous dirais des couplets qui ont été faits ſur eux.

L'HOTESSE.

Des couplets ! Voyons, mon ami, votre chanson.

L'HOTE.

Mais je chante si mal, & ma voix....

L'HOTESSE.

Je sais bien qu'elle n'est pas belle ; mais vous n'avez rien à me refuser, & vous chanterez pour me plaire.

L'HOTE.

Je tâcherai donc de faire de mon mieux.

PREMIER COUPLET.

LES tours que font Messieurs les Pages
Ne sont, dit-on, que jeux d'enfant,
Et l'on doit voir leurs badinages
Avec des yeux très-indulgens.
Tant qu'ils ne sont pas dans un âge
Où l'on peut causer quelqu'ombrage
A des époux, à des mamans,
Les tours que font Messieurs les Pages
Ne sont encor que jeux d'enfant.

SECOND COUPLET.

ON en rit, on les encourage,
Et même on dit qu'ils sont charmans.
Alors ils osent davantage,
Et l'on s'y fait avec le temps.
Pour séduire une fille sage,
Pour troubler la paix d'un ménage ;
Que leur faut-il ? quinze ou seize ans.
Les tours que font Messieurs les Pages
Sont-ils encor des jeux d'enfant ?

L'HOTESSE.

Ce que vous dites-là n'est point du tout plaisant.... pour un mari.

L'HOTE.

Je vous le demande.

SCÈNE XI.

L'HOTESSE, L'HOTE, LE GARÇON ALLEMAND.

LE GARÇON ALLEMAND.

LE carroſſe de Stettin vient d'arriver. (*Il ſort.*)

L'HOTESSE.

Ah ! tant mieux ! viens, mon bon ami ; allons vîte au-devant de ces Dames. Mais les voilà déjà. Oh, oui ! ce ſont sûrement elles.

SCÈNE XII.

L'HOTESSE, LA Mère D'AUGUSTE, CAROLINE, L'HOTE, LA BONNE, *dans le fond.*

L'HOTESSE.

MESDAMES, donnez-vous la peine d'entrer, & ſoyez les bien venues. On vous attendoit avec impatience. Un jeune Gentilhomme, un Page de la chambre. . . .

LA MERE.

Mon fils !

CAROLINE.

Mon frère !

L'HOTESSE.

Oui, Madame.

LA MERE ET CAROLINE.

Cher Auguſte ! où eſt-il ?

L'HOTE.

Une minute plutôt, vous le trouviez, meſdames.

L'HOTESSE.

Il n'y a qu'un inſtant qu'il vient de s'en aller ; ce cher enfant ! il a couru toute la nuit, pour le ſervice du Roi, & il a été obligé de retourner au château, bien vîte ; mais il m'a promis qu'il reviendroit, dès qu'il le pourroit. Ah ! Madame,

quel fils vous avez ! quelle tendreſſe pour ſa mère & ſa ſœur ! Si vous aviez vu ſon empreſſement, ſes inquiétudes, & votre lettre, Madame, qu'il porte ſur ſon cœur. Ah ! je ne puis y ſonger, ſans verſer encore des larmes, mais elles ſont bien douces.

CAROLINE, *attendrie.*

Ah, ma mère !

LA MERE, *attendrie.*

Chère Caroline ! nous l'embraſſerons bientôt. Monſieur l'Hôte, dès que mon fils ſera arrivé, vous voudrez bien....

L'HOTESSE.

Ceſt moi, Madame, qui vous l'amenèrai.

L'HOTE.

Non, ma femme ; c'eſt moi qui aurai cet honneur : vous conduirez ces Dames à leur appartement ; elles auront beſoin de vous, & moi, je reſte ici ; j'attendrai Monſieur le Page & le préſenterai moi-même. (*à la mère.*) Madame quand il vous plaira.

LA MERE.

Monſieur l'Hôte, je vous remercie de vos attentions, & de votre bon accueil.

L'Hôteſſe conduit ces Dames à leur appartement & la Bonne n'oſant paſſer devant l'Hôteſſe, après un jeu muet de part & d'autre, finit par paſſer la première en faiſant une révérence à l'Hôteſſe.

SCÈNE XIII.

L'HOTE, (*les ſuit des yeux.*)

L'AIR noble, de la décence, de la politeſſe ; ces Dames n'auront qu'à ſe louer de moi. Mais pour ne pas perdre de temps, voyons ſi ma femme s'eſt occupée de ſes livres. (*Il va au bureau, ouvre les livres & les examine.*) Elle ne les a pas ſeulement ouverts. Elle aura jaſé avec l'aimable enfant, Monſieur le Page. Allons, allons il n'y a pas grand mal ; il eſt encore bien jeune. Mais pour la punir de ſa négligence, je

vais faire les comptes moi-même ; cela vaudra mieux que de la gronder. (*Il s'assied.*) Voyons. Son excellence, Monsieur le Comte. (*Il compte & calcule tout bas.*) Vin de Bordeaux, vin de Champagne, du Marasquin. (*Il compte & chiffre bas.*) Fort bien ! (*Il tourne une feuille.*) Messieurs les Conseillers auliques. A table d'hôte. (*Il écrit & tourne une feuille.*) Messieurs les Chambellans. Ils dînent toujours en ville & reviennent se coucher sans souper. (*Il tourne une feuille.*) Article des Anglais. Oh ! c'est un peu différent. (*Il calcule bas.*) Trente ducats dans un jour ! (*Il écrit & tourne une feuille.*) Ah ! voici Monsieur le Chevalier. (*Il tourne plusieurs feuillets.*) Il remplit presque seul tout mon livre. Il est vrai qu'il ne se laisse manquer de rien. Il mange, boit, ne va jamais à pied, crève tous mes chevaux, se sert de tout mon monde, me fait enrager, me promet tous les jours de l'argent, ne m'en donne jamais, & finit toujours par m'en emprunter. Mais comme ce n'est pas la première fois que cela m'arrive, le crédit lui sera continué. J'attendrai un peu, n'importe ; j'aime les Français, moi. Ce sont de bonnes gens. Ils vous font attendre souvent ; mais on finit toujours par être payé assez bien.

SCÈNE XIV.

L'HOTE, L'HOTESSE.

L'HOTE.

VOILA ma femme. (*Il se lève.*) Qu'a-t-elle donc ? Il me semble qu'elle a l'air bien triste.

L'HOTESSE, *d'un air affligé.*

Je viens de montrer l'appartement à ces Dames, mais elles n'ont besoin que d'une chambre.

L'HOTE.

Eh bien, ma chère amie !

L'HOTESSE.

Elles ne sont pas heureuses. Sûrement elles ne sont pas aussi heureuses qu'elles méritent de l'être.

L'HOTE.

Cela n'arrive que trop ſouvent ; & ſur-tout aux honnêtes gens.

L'HOTESSE.

La mère m'a parlé. « Ma bonne hôteſſe, m'a-t-elle dit, » je ne fais point de prix avec vous, mais cette première pièce » nous ſuffit ». Enſuite, elle a baiſſé les yeux. Elle vouloit cacher ſes peines & ſes larmes. Mon bon ami, il faut des attentions, des égards. . . . .

L'HOTE.

Elles garderont l'appartement & ne payeront que la chambre ; & ſi ce n'eſt pas aſſez. . . . .

L'HOTESSE.

Brave homme ! Viens m'embraſſer à ton tour. Oui, je ſuis heureuſe d'être ta femme. Je te préfère à tous les maris du monde. Quel cœur excellent !

L'HOTE, *attendri.*

Il faut offrir nos ſervices à ces Dames. Ce ſoin te regarde ; il faut ne les laiſſer manquer de rien ; ne crains pas que j'y trouve à redire ; plus tu feras de bien, plus tu me feras plaiſir. Seulement, ménageons leur délicateſſe. Ma bonne amie, prenons bien garde de les offenſer.

L'HOTESSE, *en fixant un moment ſon mari.*

Avec cet air bruſque, qui croiroit qu'il a l'ame ſi ſenſible. Ces Allemands ?

L'HOTE.

Ma chère femme, il faut tâcher de mettre la Bonne dans nos intérêts.

L'HOTESSE.

C'eſt à quoi j'ai ſongé : car en ſortant, je lui ai fait ſigne que je ſerois bien aiſe. . . . . La voilà.

SCÈNE XV.

L'HOTE, LISBETH, L'HOTESSE.

LISBETH, *avec embarras.*

EXCUSEZ-MOI, Madame. Je ne sais si je me suis trompée, mais vous aviez l'air de vouloir me parler.

L'HOTESSE.

Il est vrai, & je vous suis obligée d'être venue.

L'HOTE.

Quelles sont ces deux Dames qui viennent d'arriver chez moi ?

LISBETH.

Je n'ai pas l'honneur de les connoître.

L'HOTE.

Vous les avez cependant accompagnées.

LISBETH.

Pendant le voyage seulement.

L'HOTESSE.

Mais la jeune personne vous appelle sa Bonne.

LISBETH.

Tantôt sa Bonne, tantôt autrement.

L'HOTESSE.

Elle a l'air de vous aimer beaucoup.

LISBETH.

Elle a bien de la bonté. Je crois qu'on m'appelle. Pardon. Il faut que je rentre ; on peut avoir besoin de moi.

L'HOTE, *l'arrêtant.*

Encore un moment, s'il vous plaît.

LISBETH.

Mais pourquoi donc toutes ces questions ? Je ne sais rien, rien du tout. Je vous l'ai déjà dit, je ne connois pas ces Dames.

L'HOTE.

Vous êtes une brave femme. Votre embarras & votre discrétion

crétion prouvent vos ſentimens, & votre attachement pour vos maîtres. Et quand vous ſaurez. . . . .

L'HOTESSE.

Oui, ma chère amie, quand vous connoîtrez nos intentions, vous ſerez la première. . . . .

LISBETH, *les regardant l'un après l'autre, & héſitant un peu.*

Parlez-vous de bonne foi. Ah ! ne cherchez pas à me ſurprendre.

L'HOTESSE.

Nous en ſommes incapables.

LISBETH.

Prenez bien garde. Vous me feriez mourir de chagrin ; & qui ſerviroit alors ma pauvre maîtreſſe ?

L'HOTE.

Mais pourquoi donc ſoupçonner d'honnêtes gens, qui ne veulent que faire le bien.

LISBETH.

J'aime à le croire. Mais ſi vous ſaviez. . . .

L'HOTESSE.

Eh ! nous ſavons déjà la triſteſſe extrême de ces Dames, & puis Monſieur le Page, ce bon fils, a laiſſé entrevoir. . . . .

LISBETH.

Il vous auroit fait confidence. . . . .

L'HOTESSE.

Il nous en croit dignes au moins.

LISBETH.

Ce cher enfant ! mon petit Auguſte ! je le reconnois bien-là. C'eſt moi qui l'ai élevé ; c'eſt moi qui élève ſes autres petits frères : je ne ſuis qu'une pauvre veuve, mais on m'aime, on m'honore dans la maiſon. Ah ! Madame, Ah ! Monſieur ! ſi vous connoiſſiez cette reſpectable famille. Il n'y a que leurs malheurs qui puiſſent égaler leurs vertus.

L'HOTESSE.

Eh ! ma chère amie, plus ils ſont à plaindre, & plus il faut s'empreſſer de venir à leur ſecours.

L'HOTE.

Inſtruiſez-nous donc bien vîte, afin que nous puiſſions trouver des moyens. . . .

LISBETH.

Eh bien. Je vous dirai tout. Mais pour Dieu! que jamais on ne puiſſe ſe douter. . . . .

L'HOTESSE.

Le plaiſir de faire une bonne action vous répond du ſecret.

LISBETH.

Vous êtes de bien bonnes gens. Écoutez-moi bien. (*Elle regarde ſi perſonne ne les écoute.*) Vous ſaurez donc que madame eſt la veuve d'un brave Officier. C'étoit le plus honnête homme & le meilleur Major de l'armée. Il eſtimoit beaucoup mon mari, qui étoit Sergent dans le même Régiment. Tous les deux étoient d'un courage & d'une intrépidité. . . . Et c'eſt cela même qui les a conduits au tombeau, car ils ont été tués tous les deux, le même jour, à la même bataille. Vous pouvez juger qu'elle fut notre déſolation, en apprenant cette triſte nouvelle. Jamais, non, jamais nous n'aurions pu ſurvivre à ce malheur, ſans le tableau déchirant des enfans qui ajoutoit encore au déſeſpoir de la mère. Imaginez-vous ſix pauvres petites créatures autour d'elle, qui gémiſſoient & qui crioient: « c'en eſt donc fait, nous ne verrons plus ce bon » père. Qu'allons-nous devenir »? Et les voilà tous enſemble qui ſe jettent à genoux, qui lèvent leurs bras innocens, & qui crient en ſanglotant: « chère maman! prends pitié de ta » malheureuſe petite famille; ne te livre pas au déſeſpoir; » conſerve-toi pour tes enfans: nous t'aimerons, nous te » conſolerons, nous n'exiſterons que pour prolonger tes » jours & pour faire le bonheur de ta vie. » Ils ont tenu parole.

(*Pendant cette ſcène, l'Hôte & l'Hôteſſe s'attendriſſent peu à peu.*)

L'HOTE.

Que je me ſens attendri!

L'HOTESSE.

Comment retenir ſes larmes ?

LISBETH.

Enfin la mère ne s'occupant plus que des devoirs maternels, a mis ordre à ſes affaires, a terminé celles de feu Monſieur le Major, a vendu ſa maiſon, a placé ſon argent chez un Négociant, & nous nous ſommes retirées dans une petite campagne qui lui reſtoit. Là, nous vivions depuis quelques années, & nous commencions à jouir d'un peu de tranquillité, lorſqu'un monſtre abominable. . . . Ah ! grand Dieu ! prends pitié de nous. Hélas ! un procès auſſi cruel qu'injuſte. . . .

L'HOTE.

Un procès injuſte ! vous le gagnerez.

LISBETH.

Mais il faut de l'argent, des amis, des protecteurs.

L'HOTE.

De l'argent, j'en ai ; des amis, nous en trouverons ; des protecteurs, avec notre bon Roi, une bonne cauſe n'en a pas beſoin. Comment s'appelle votre Maîtreſſe ?

LISBETH.

Riesberg.

L'HOTE. (*avec le plus grand étonnement.*)

Comment, Madame eſt la veuve du Major Riesberg, mon bienfaiteur !

LISBETH.

Vous le connoiſſiez, Monſieur !

L'HOTESSE.

S'il le connoiſſoit !

L'HOTE.

La veuve du Major Riesberg eſt malheureuſe, & je ne l'ai pas ſu plutôt.

L'HOTESSE.

Mon ami.

L'HOTE *à Liſbeth.*

Qu'elle ne craigne rien ; qu'elle ſoit tranquille ; qu'elle compte ſur la reconnoiſſance que je dois à feu M. le Major,

& dont je donnerai des preuves à sa famille. Mon bien, tout ce que je possède, je le lui offre de bon cœur : elle peut en disposer.

LISBETH, *serrant les mains à l'Hôte.*

Le brave homme ! l'honnête homme ! La Providence nous a conduites chez vous. J'entends Madame.

L'HOTE.

Retirons-nous vîte. Vous acheverez de m'instruire : toi, ma femme, reste ; tu sais de quoi nous sommes convenus.

(*L'Hôte & Lisbeth sortent ensemble par la porte du fond.*)

SCÈNE XVI.

LA MÈRE D'AUGUSTE, L'HOTESSE.

LA MÈRE *à elle-même.*

MON fils ne vient point. (*haut.*) Madame, il n'est pas encore arrivé ?

L'HOTESSE.

Pas encore. Si Madame vouloit, en attendant me donner ses ordres.

LA MERE.

Je ne pense qu'à mon fils.

L'HOTESSE.

Peut-être qu'il ne peut pas quitter : il faut qu'il soit de service auprès du Roi.

LA MERE.

Il me tarde bien de le voir.

L'HOTESSE.

Ah ! je le crois. Mais il me vient une idée. Je vais envoyer quelqu'un au Château, qui parlera à l'Officier de garde, & par ce moyen, nous aurons bientôt des nouvelles de Monsieur Auguste. Un moment de patience, Madame, je cours & reviens à l'instant.

LA MERE.

Ma bonne Hôtesse, je suis sensible à toutes vos attentions.

Voudriez-vous aussi dire un mot en sortant, pour qu'on ait bien soin de la personne qui nous a accompagnées.

L'HOTESSE.

Oh ! rien ne lui manquera. Mais vous-même, Madame, vous ne daignez pas me commander.....

LA MERE.

Je ne demande que mon fils.

L'HOTESSE, *à part.*

Elle me refuse. Comment faire ? Je n'ose en dire davantage. (*haut*) Votre très-humble, servante : je vais envoyer au Château.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVII.

LA MERE, *seule.*

GRAND Dieu ! que j'ai de graces à te rendre de m'avoir accordé des enfans comme les miens, sur-tout ce fils, modèle de l'amour filial. Je vais le revoir : sa douce présence va ramener le calme dans ce cœur affligé. Viens, mon fils ; en te pressant dans mes bras, j'oublierai les rigueurs de la fortune ; mon ame pourra se livrer à toute ma tendresse. Ah ! ma tendresse, toute extrême qu'elle est, ne pourra jamais payer ni ton amour, ni tes bienfaits. Heureuse mère ! cet enfant que ton sein a nourri, n'existe, ne respire que pour toi. Il renonce à toutes les douceurs qu'à son âge on désire toujours, & il se prive de tout pour que je sois moins à plaindre. Mon fils ; mon fils ! . . . Mais il ne vient point. Chaque instant redouble mon impatience. Cher Auguste ah ! qu'il est doux pour un cœur sensible de joindre les sentimens de la reconnoissance à ceux de la plus tendre mère.

SCÈNE XVIII.

LA MÈRE, CAROLINE.

CAROLINE.

VOUS laissez seule votre fille, ma Mère !

LA MERE.

Viens, mon enfant. Te voilà toute tremblante. Qu'as-tu donc, ma chère Caroline ?

CAROLINE.

Ah, maman ! Si les cruels qui nous persécutent, alloient nous poursuivre jusqu'ici. O Ciel ! je frémis pour ma mère.

LA MERE.

Tu frémis pour ta mère ! fille infortunée ! tu ne songes point à tes propres chagrins ; tu ne t'affliges que de mes peines. Mais, mon enfant, les tiennes sont aussi là. (*Elle la serre contre son cœur.*) Ma fille, souffrons, mais ne nous démontons jamais.

CAROLINE.

Votre Caroline sera toujours digne de vous.

LA MERE.

Ah je n'en doute pas. J'aurois voulu assurer ton bonheur aux dépens de ma vie. Je n'aspirois qu'au moment de te voir unie à Ferdinand ; mais ruinée, sans bien, sans espoir peut-être. . . . Et Ferdinand est toujours le même ?

CAROLINE.

Ah ! toujours le même.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LA BONNE.

THEODORE, *arrivant après.*

LA BONNE.

MADAME, Madame, bonnes nouvelles ! Voici un Page de la Chambre.

LA MERE, *sans voir Théodore.*

C'eſt mon cher Auguſte !

CAROLINE, *ſans voir Théodore.*

C'eſt mon frère !

THÉODORE, *à la porte, aux gens de la maiſon.*

Bon jour, Erneſt : bon jour, vous autres. Avertiſſez tout le monde, j'ai beſoin de toute la maiſon pour me ſervir.

CAROLINE, LA MERE.

Ce n'eſt pas lui.

SCENE XX.

CAROLINE, THEODORE, LA MERE D'AUGUSTE.

THEODORE.

MADAME, Monſieur votre fils, mon ami, ayant été ſubitement nommé de ſervice auprès du Roi, m'envoie ici vous offrir ſes reſpects, ſon chagrin, & tout le zèle & toutes les attentions du plus dévoué de ſes camarades.

LA MERE.

Quoi, Monſieur ? nous ne le verrons pas !

THEODORE.

Dans ce moment-ci, c'eſt abſolument impoſſible ; mais ſi j'ai le bonheur de faire agréer mes ſervices, je pourrai, par ma place . . . . . Oui, Meſdames, comme le Roi, après ſon dîner, s'accorde ordinairement quelques inſtans de ſommeil, j'eſpère, je répons de réuſſir à combler les vœux les plus chers de mon ami, & ceux de la plus juſte impatience.

LA MERE.

Ah, Monſieur, ſi vous connoiſſez celle d'une mère, vous devinez déjà ſon premier déſir ; que penſe-t-on ? Que dit-on de mon fils ?

THEODORE.

Les bontés du Roi répondent à cette queſtion.

LA MERE.

Quelle douce satisfaction pour une mère !

CAROLINE.

Et pour une sœur !

LA MERE.

Auguste est donc estimé ?

THEODORE.

Et chéri de tous ceux qui le connoissent bien.

LA MERE.

Ah ! croyez, Monsieur, qu'il gagne à être connu. Mais, pardon : je ne parle que de mon fils, & j'ignore encore à qui je dois tous mes remercîmens.

THEODORE.

Je suis le fils unique du Général Kronschild, frère du baron immédiat du Saint Empire, qui porte le même nom. J'ai eu quelquefois l'honneur de voir Madame chez mon oncle le Commandeur, & Mademoiselle chez ma grande tante : il est vrai que dans ce temps-là j'étois si jeune, que ces Dames n'ont peut-être pas trop daigné prendre garde à moi.

CAROLINE.

Ah ! oui, ma mère, je m'en souviens fort bien : & si je ne me trompe, on appeloit Monsieur, Théodore.

THEODORE.

L'étourdi ; car je l'étois alors, & beaucoup. Mais aujourd'hui ce n'est plus cela, tout est changé : maintenant, permettez, Mesdames, que je m'acquitte de l'emploi que m'a confié mon ami. Cette maison est fort bonne, mais il faut crier une heure avant d'être entendu. (*Il se tourne vers la porte du fond.*) Hola ! hé ! Garçon, arrivez. (*aux Dames.*) Je vous demande bien pardon. (*Il va vers la porte du fond.*) Ernest, Ernest. (*Il revient.*) Mille pardons, Mesdames. (*Il retourne à la porte.*) L'Hôte, l'Hôtesse ! Garçon, tous les Garçons ! (*Il revient.*) Quand je vous l'ai dit. Vous voyez comme on est servi. (*Il prend la sonnette qui est sur le bureau, ouvre la porte du fond & sonne tant qu'il peut, en criant :*) Holà, donc, l'Allemand, Anglais, tous les Garçons, l'Hôte, l'Hôtesse !

L'HOTESSE.

L'HOTESSE, *en dedans.*

On y va.

SCENE XXI.

LES MÊMES, LES QUATRE GARÇONS.

L'ALLEMAND.

NOUS voilà : qu'ordonnez-vouz, Monsieur le Page?

THEODORE.

Il est temps, ma foi, car il y a deux heures que je crie.

L'ALLEMAND.

Pardon, mais la veille d'une révue, on ne sait à qui entendre.

THEODORE.

Tenez, prenez: (*Il donne de l'argent à chacun.*) Et attendez-moi ici. Je reviens dans la minute. (*aux Dames*) Je suis au désespoir; mais ici c'est impossible autrement: si j'avois le bonheur de recevoir ces Dames chez moi.....

LA MERE.

Monsieur, nous allons vous laisser.

THEODORE.

Daignez accepter ma main.

(*Il les reconduit à leur appartement.*)

SCENE XXII.

LES QUATRE GARÇONS.

LE GARÇON FRANÇAIS.

CADÉDIS! le charmant jeune homme! comme il est généreux! il m'a donné cela.

LE GARÇON ITALIEN.

A moi aussi.

LE GARÇON ANGLAIS.

A moi de même.

LE GARÇON ALLEMAND.

Et à moi donc.

LE GARÇON FRANÇAIS.

C'eſt un Seigneur.

L'ANGLAIS.

C'eſt un Lord.

L'ITALIEN.

C'eſt un Marquis.

L'ALLEMAND.

Point du tout : c'eſt un Gentilhomme.

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, THÉODORE.

THÉODORE.

ALLONS, mes amis : alerte ! j'ai beſoin de toute la maiſon. Faites-moi venir l'Hôte & l'Hôteſſe. Il me faut tout le monde pour me ſervir. (*L'Allemand ſort.*)

SCÈNE XXIV.

THÉODORE, LES TROIS GARÇONS, *dans le fond.*

THÉODORE.

LA ſœur de mon ami eſt charmante : courage, Théodore ; voilà une conquête digne de toi. Voilà la femme qu'il me faut, je l'adore. Il s'agit de briller ici de toutes les manières. (*Il ſort de l'argent de toutes ſes poches & le met dans ſon chapeau.*) Il ne faut rien négliger, & je vais commencer par lui donner un repas magnifique.

SCÈNE XXV.

L'HOTESSE, THÉODORE, LES TROIS GARÇONS, *dans le fond.*

L'HOTESSE.

MONSIEUR le Baron, on dit que vous voulez vous emparer de toute ma maiſon.

THÉODORE.

Bat ! je ne sais pas même si j'en aurai assez. Bonjour, Madame Phlips, vous êtes toujours la plus jolie femme de Berlin : je meurs d'amour pour vous.

L'HOTESSE.

Vous avez bien de la bonté ; voilà mon mari.

SCENE XXVI.

L'HOTESSE, THÉODORE, L'HOTE, LES QUATRE GARÇONS, *dans le fond.*

L'HOTE.

MAIS, qu'est-ce donc qui se passe ici. Quel bruit ! quel train ! On diroit que la révue se fait chez moi.

THEODORE.

Eh ! arrivez donc, arrivez donc : vous vous faites bien attendre.

L'HOTE.

Ah ! je ne m'en étonne plus, c'est un Page. Eh bien, Monsieur !

THEODORE.

En vérité, charmante Hôtesse, vous avez la mine la plus piquante. (*à l'oreille*) Je vous aime à la folie.

L'HOTE.

Monsieur, je vous demande bien pardon ; mais quand on vient dans mon hôtel, c'est au maître, c'est à moi seul qu'on s'adresse.

THEODORE.

Cela se peut, mais j'aime mieux avoir affaire à Madame.

L'HOTE.

Monsieur le Baron, trève de badinage : nous n'avons pas comme vous l'habitude de perdre notre temps. Dites-moi ce qui procure l'honneur de vous voir, ou trouvez bon. . . .

THÉODORE.

Ce qui vous procure l'honneur de me voir ; je vais vous le dire. Savez-vous faire un repas ?

L'HOTE, *choqué.*

Si je ſais faire un repas !

L'HOTESSE.

C'eſt ſon fort, que les repas.

THÉODORE.

Eh bien, écoutez. Je veux être ſervi comme on l'eſt en France. La plus belle argenterie, le plus beau linge, quatre ſervices, la plus grande chère & les mets les plus délicats, des vins exquis, & le deſſert le plus recherché. Je me moque de la dépenſe. (*Il lui met ſon chapeau plein d'argent ſous le nez.*) Prenez autant d'argent que vous voudrez, mais je veux un feſtin qui ne finiſſe pas.

L'HOTE.

Combien de couverts ?

THÉODORE.

Trois.

L'HOTE.

Trois !

THÉODORE.

Dans l'appartement de ces Dames.

L'HOTE, *étonné.*

Dans l'appartement de ces Dames ! ah ! très-volontiers. (*aux garçons.*) Allons que tout le monde s'empreſſe à ſervir Monſieur. M. le Baron, vous ſerez traité à la Françaiſe, &, comme bon Allemand, vous aurez un dîner qui ne finira pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente l'antichambre de l'appartement royal dans le Château. Une grande porte eſt au fond ; deux autres moins grandes placées vers les troiſièmes couliſſes. Une table très-ornée dans le fond avec une pendule deſſus, une autre table ſur le devant également ornée, & ſur laquelle eſt une écritoire en or. Des chaiſes & des tabourets de velours bleu à franges d'or & à pieds dorés.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE. *Il entre par la porte du fond & vient en ſautant*

HEUREUX Théodore ! heureux Théodore !.... Je ſuis dans une joie, dans une ivreſſe ; la tête m'en tourne. Ah ! la céleſte créature que ma chère Caroline : voilà qui eſt fait. J'aime comme on n'a jamais aimé, & je ſuis fixé pour toujours. Quelle douceur, quelle modeſtie, & quelle grace ! Je ne parle pas de ſa figure, c'eſt un ange. L'amour l'a fait exprès pour moi. Quels yeux ! une taille, & puis ce ſouris enchanteur, & puis une mélancolie ſi douce, ſi voluptueuſe, une mère ſi reſpectable, un frère, mon meilleur ami, j'épouſe tout cela : je rends hommage à l'amour, à l'amitié, à la vertu. Je comble de biens tout ce qui m'eſt cher, & mes parens ne ne pourront pas faire un plus noble uſage de leur fortune.

SCENE II.

THÉODORE, AUGUSTE. *Auguſte eſt gai comme Théodore, & il entre par la même porte.*

AUGUSTE.

Ah ! mon ami, te voilà ! eh bien ! Sont-elles arrivées ? Les as-tu vues ? Comment ſe porte ma mère, ma ſœur ? Ne leur eſt-il point arrivé d'accident dans leur voyage ? Qu'ont-elles dit ? Qu'ont-elles fait ? Les verrai-je bien-tôt ?

THEODORE.

Point d'inquiétude, mon ami, tout va bien. Ces Dames ſe portent à merveille, & elles vont venir. Elles ſont enchantées de toi, de moi. Ta ſœur eſt adorable. (*bas.*) Il ne ſait pas qu'il ſera mon beau-frère bien-tôt. (*haut.*) Je t'ai repréſenté, j'oſe dire, avec ſuccès; tu n'as qu'à demander. Dans deux heures tu les verras.

AUGUSTE, *triſtement.*

Dans deux heures !

THEODORE.

Écoute donc, mon ami. Il faut bien les laiſſer repoſer un peu; & puis ne faut-il pas une toilette, une grande toilette pour ta ſœur; & puis ne faut-il pas dîner ? Enfin j'ai fait des merveilles; on te dira tout cela.

AUGUSTE.

O ma mère, dans deux heures, je mêlerai mes larmes aux vôtres !

THEODORE.

Ce ſera un moment bien doux pour tous les quatre. Car j'y ſerai auſſi; pas vrai, mon ami ?

AUGUSTE, *lui ſerrant la main.*

Ah ! de tout mon cœur.

THEODORE, *lui ſautant au cou.*

Cher Auguſte ! que tu me fais de plaiſir ! (*bas.*) Je meurs

l'envie de lui dire que je vais me marier avec sa sœur. Oh ! non, il faut faire ma déclaration d'abord.

AUGUSTE.

Que dis-tu donc, mon ami ?

THEODORE.

Je dis qu'il faut te reposer aussi ; tu as couru toute la nuit ; tu n'en peux plus de lassitude. Tiens, mets-toi là. Mets-toi sur cette chaise, & tâches de dormir un peu.

AUGUSTE.

Moi dormir ! quand j'attends ma mère.

THEODORE.

Eh ! ne t'inquiète donc de rien. Laisse-moi le soin de tout ; je te réponds que je ferai les choses comme il faut. Vois-tu ce rouleau ? les galions sont arrivés. Cent ducats que m'envoie ma famille pour le jour de ma fête. Tiens, mon ami, partageons, ou plutôt prends tout ; tu me feras encore plus de plaisir.

AUGUSTE.

Mon cher Théodore, je te remercie.

THEODORE.

Ne te gêne pas, je suis en fonds. (*Il baisse la voix.*) Depuis un mois, je gagne tous les jours au jeu ; prends mon rouleau.

AUGUSTE.

Bien obligé, mon ami.

THEODORE.

Je ne veux pas que tu me remercies ; je veux que tu acceptes.

AUGUSTE.

Je suis sensible à tes offres ; mais je n'ai besoin de rien. (*Il étouffe un soupir.*)

THEODORE.

Tu n'as besoin de rien. Voilà donc comme tu me chagrines toujours ? & tu te dis mon ami !

AUGUSTE.

Théodore.

THEODORE.

Non tu ne l'es pas. Pas plus que de tes autres camarades, qui se plaignent de toi, & qui ont raison de se plaindre

AUGUSTE.

Théodore.

THEODORE.

Je ne l'ai jamais voulu croire : j'avois toujours pris ton parti contre eux ; mais je vois bien à présent. . . . . .

AUGUSTE.

Et que peut-on me reprocher ?

THEODORE.

Pourquoi refuser mon argent ? Pourquoi se singulariser en tout ? s'éloigner toujours de tout le monde, vivre presque seul, n'être d'aucune partie ? tout cela ressemble à du mépris.

AUGUSTE.

Théodore.

THEODORE.

Oui, Monsieur ! à du mépris : le sais-tu ?

AUGUSTE.

Ah ! mon ami !

THEODORE.

Ils disent cependant qu'il y a pour moi des préférences. Ils le croient, & tu ne veux pas accepter mon argent ; & dans quel moment encore. Ah ! Monsieur, est-ce là une marque d'amitié ?

AUGUSTE.

Cher Théodore ! il faut que je sois bien à plaindre, si je suis obligé de me justifier auprès de toi.

THEODORE, *honteux.*

Est-ce que je te le demande. Eh ! non, mon cher Auguste ; avec moi jamais de justification.

AUGUSTE.

Mais, que veux-tu donc que je fasse contre d'injustes soupçons, & de fausses accusations ?

THEODORE.

N'y pas donner lieu. Ne plus cacher tes démarches, tes dépenses,

dépenſes, tes plaiſirs ! cela te fait des ennemis, & ſi enfin le Roi.....

AUGUSTE, *alarmé.*

Le Roi.

THEODORE.

Eh ! mon cher camarade, manquons-nous de ſurveillans ? & les ſurveillans manquent-ils de rapporteurs ? Crois-tu qu'ils te pardonneront jamais la penſion que tu as obtenue à ton âge.

AUGUSTE.

Ah ! grand Dieu ! conſervez-moi les bontés de mon maître ! Malheureux enfant ! (*bas.*) Que deviendroit ma pauvre mère ?

THEODORE.

Tranquilliſe-toi, mon ami ; il ne t'abandonnera jamais. N'as-tu pas pour toi ſa juſtice, ton innocence & la mémoire de ton père ? Ce grand Roi oublia-t-il jamais un brave Officier, tué ſous ſes drapeaux ?

(*Auguſte ſoupire.*)

Calme-toi donc, mon cher Auguſte, & ne t'afflige pas. Sur-tout, pardonne-moi ma petite vivacité ; je te promets de la bien réparer ; mais en attendant ne ſongeons qu'au plaiſir de revoir ta mère, ta ſœur. Je vais de ce pas retourner auprès de ces Dames, & pendant que je vais les chercher, tu te repoſeras un peu, mon ami, entends-tu ? tu en as grand beſoin.

AUGUSTE.

Il eſt vrai, je n'en puis plus : mais ſi le Roi.....

THEODORE.

A l'heure qu'il eſt ? Il n'y a qu'un moment qu'il s'eſt jeté, comme de coutume, tout botté, ſur ſon lit de repos. Toute la nuit, il l'a paſſée au milieu des dépêches, & toute la matinée au milieu des bataillons. Voilà un Roi qui ſe donne bien du bon temps. Allons, allons, mets-toi là, & dors un peu ! Moi, je vais agir. Compte ſur mes ſoins, mon intelligence, & ſur-tout ſur mon amitié, je ne te demande pour tout cela que de vouloir bien prendre mon argent.

AUGUSTE, *attendri.*

Mon cher Théodore, mon cher ami, je t'en demanderai quand j'en aurai besoin.

THEODORE, *l'embrassant.*

C'est parler cela ! adieu, mon ami. (*à demi bas.*) Adieu mon petit frère. (*haut.*) J'ai bien des projets : je veux..... Mais je te dirai tout cela. Adieu, adieu, mon cher Auguste. (*Il dit tout cela en sautant, & sort par la porte du fond ; on voit des gardes en sentinelle.*)

SCÈNE III.

AUGUSTE, *seul.*

QUEL ami j'ai là ! Il s'est fâché, parce que j'ai refusé son argent. (*Il s'assied sur une chaise & tire la lettre de dessous sa camisolle.*) Hélas ! s'il savoit ! (*Il regarde la lettre.*) Ah ! qu'il m'en voudroit. (*Il ouvre la lettre & la baise.*) O ma malheureuse mère ! ma malheureuse mère.... Voilà donc où nous sommes réduits ! (*Il parcourt la lettre, & lève les yeux au Ciel : il soupire.*) Mais tout n'est pas encore désespéré. Le Roi sera instruit ; il saura tout ; rien n'échappe à sa vigilance ; il admet & écoute tous ses sujets. Tous ont également part à sa bonté & à sa justice ; c'est le Dieu tutélaire de son peuple ; il sera sensible à nos malheurs ; il s'attendrira sur le sort d'une famille persécutée..... Je vois déjà nos ennemis confondus, punis. (*à demi bas.*) Oui, je me sens déjà plus calme..... Un doux espoir renaît dans mon ame..... (*plus bas.*) Ma mère ! tout va changer..... Bien-tôt nous ne pleurerons plus..... (*Il s'endort & laisse tomber sa lettre sur ses genoux.*)

SCENE IV.

AUGUSTE, *endormi.* LE ROI. *Le Roi entre par la porte du côté droit des Acteurs, il a plusieurs papiers à la main : il regarde la pendule.*

LE ROI, *son ton brusque.*

Je me suis reposé trop long-temps..... Lisons vîte ces lettres. (*il en ouvre une.*) Le Prince de..... Il a le temps d'attendre. (*Il met la lettre dans la poche gauche. Il en ouvre une autre.*) Le Conseiller intime de..... On ne me trompe pas deux fois. (*Il met cette lettre de même dans la poche gauche : il en ouvre une autre.*) Fidèles sujets, les Colons de..... (*il lit.*) Ils obtiendront ce qu'ils demandent..... L'activité & l'industrie peuvent toujours compter sur ma protection..... (*Il met cette lettre dans la poche droite, & il en ouvre une autre.*) Les pauvres habitans de..... Voilà les plus pressés : les malheureux ont tout perdu par le ravage des eaux. Ils auront tous les secours nécessaires, & seront exempts d'impôts pendant deux ans. (*Il ouvre la dernière lettre.*) Le Commandeur de.... Ah ! qu'il vienne, j'ai des torts à réparer..... (*Il la met dans sa poche droite. Appercevant Auguste endormi, il s'approche de lui, & le fixe un moment.*) Il dort mieux que moi..... Cet enfant m'intéresse..... On l'accuse cependant..... Mais je me souviens de son père..... Quel est cet écrit ? Voyons..... J'y trouverai peut-être quelque éclaircissement. (*Le Roi se met dans un fauteuil de l'autre côté & vis-à-vis d'Auguste, & il lit.*) « Cher Auguste, » seul appui de ta mère & de ta malheureuse famille..... » *Le Roi étonné regarde Auguste avec intérêt.* La pension que » le Roi a daigné t'accorder, vient encore de m'être payée. » Voilà donc, enfant généreux, l'usage que tu en fais.....

Et on t'accuse..... Je verrai toujours par moi-même. L'erreur des Rois coûte cher..... *Il continue de lire.* « Ce n'étoit pas assez qu'une fraude impunie. (*d'une voix » terrible.*) Impunie ! engloutit le bien acquis par le sang de » ton père..... La haine d'un magistrat puissant & » oppresseur..... Des frais pour payer notre perte..... » O mon fils..... L'existence, l'honneur de ta mère, » le chaume qui couvre une noble famille va lui être arraché » avec ignominie. (*Il s'attendrit.*) Menacée du plus acca- » blant décret, poursuivie peut-être jusques dans la Capita- » le.... j'y cours chercher des protecteurs à mes enfans & » un ami, un seul ami qui se souvienne de leur père. » (*Il essuie une larme de ses yeux.*) Qu'elle vienne à moi, je suis cet ami-là.

AUGUSTE, *parlant en songe & tendant les bras, dit à demi voix.*

Cent ducas. (*plus haut.*) Cent ducas. O ma mère ! le ciel nous les envoie.

LE ROI, *écoutant avec intérêt & se levant avec précipitation.*

Oui, il te les envoie, pauvre & noble enfant ! *Il tire un rouleau de sa poche & le met dans celle d'Auguste.* Remettons-lui sa lettre ; mon or ne la lui payeroit pas.... *L'enfant se réveille, & le Roi se hâte de s'éloigner, en feignant de lire.*

AUGUSTE.

Le Roi !.... *Il se lève avec effroi.* Ah ! mon Dieu !.... *Il est tremblant & n'ose lever les yeux. Le Roi qui l'a entendu, se doutant de son embarras, se détourne encore davantage. Auguste se permet de regarder du coin de l'œil, & voyant le Roi qui lit, il se rassure un peu.* Il ne m'a pas vu. *Il voit la lettre par terre, il la ramasse avec vivacité.* Ah ! ma lettre ! *Il la met sur son cœur.*

LE ROI, *sans quitter les yeux de dessus sa lettre.*

Quelqu'un !.... *Auguste avance timidement.* Qui a porté cette nuit mes dépêches ?

AUGUSTE.

Sire, c'eſt moi.

LE ROI, *adouciſſant ſon ton naturel, qui cependant perce toujours.*

Et pourquoi ne te laiſſe-t-on pas repoſer

AUGUSTE.

Quelle bonté !

LE ROI.

Auguſte, des ſoupçons s'élèvent ici contre toi. (*Auguſte eſt altéré.*) Que fais-tu de ton argent ?

AUGUSTE, *avec le plus grand embarras.*

Sire.

LE ROI.

Te reproches-tu de l'avoir mal employé ?

AUGUSTE.

Non, Sire. Dieu m'en eſt témoin.

LE ROI.

Pourquoi donc tant de myſtère ?

AUGUSTE.

Sire..... Votre Majeſté.....

LE ROI, *d'un air ſatisfait, à part.*

Il n'avoue rien. (*haut.*) Auguſte tu n'as plus de père. (*Il le regarde avec une extrême bonté.*)

AUGUSTE, *tranſporté, avec une confiance reſpectueuſe.*

Pardonnez-moi, Sire.

LE ROI, *avec la même bonté.*

Achève.

AUGUSTE, *en ſe précipitant aux pieds du Roi.*

Ne ſuis-je pas un des ſujets de votre Majeſté.

LE ROI, *après avoir fait relever Auguſte.*

Que fait ta mère ?

AUGUSTE.

Sire, elle bénit ſon Roi, & lui élève des ſerviteurs.

LE ROI, *avec attendriſſement, mais d'un ton aſſez ferme.*

Auguſte, je veux la voir, ta mère. (*Il fait deux pas & ſe retourne.*) Entends-tu ? Je veux la voir. (*Le Roi ſort par la*

porte du fond qu'il ouvre. Un Grenadier eſt en ſentinelle ; il l'obſerve un inſtant, & ſort ; la porte ſe ferme.)

AUGUSTE, *à genoux & les bras étendus vers le Ciel, Avec enthouſiaſme*

O Dieu, qui liſez dans mon ame ! accordez-moi le bonheur de mon père.... Mourir pour un tel maître.....

SCENE V.

THEODORE, CAROLINE, AUGUSTE, SA MERE.

Théodore entre avec ces Dames, par la porte, à gauche, au moment où le Roi eſt ſorti.

THEODORE.

AUGUSTE !

LA MERE.

Mon fils !

CAROLINE.

Mon frère !

AUGUSTE.

Ma mère. Grand Dieu. Ma chère Caroline ! (*Il ſe jette dans les bras de ſa mère & de ſa ſœur.*

THEODORE.

Voilà mon ouvrage.

(*moment de ſilence.*)

LA MERE.

Reſte, reſte dans mes bras, mon fils.

THEODORE.

Quel ſpectacle !

LA MERE, *à Théodore.*

Monſieur. Que peut dire une mère à ſon fils qui la fait ſubſiſter.

AUGUSTE, *au déſeſpoir de ce qu'il vient d'entendre.*

Que viens-je d'entendre. O ma mère ! vous faites ſouffrir ; vous faites mourir votre enfant.

Théodore s'éloigne doucement & ſort par la même porte.

SCENE VI.

CAROLINE, AUGUSTE, LA MERE D'AUGUSTE.

LA MERE.

C'EST en vain que tu m'impoſes ſilence ; ton cœur généreux craint les témoins, & le mien les déſire & s'en honore.

AUGUSTE.

Vous vous abaiſſez, ma mère. Ah ! parlez-moi de ce que je vous dois. Grand Dieu ! qui peut jamais payer une mère.

LA MERE.

Un fils comme Auguſte !

CAROLINE.

Un frère comme Auguſte !

Ils ſe jettent encore une fois dans les bras l'un de l'autre, & il ſe fait un moment de ſilence.

AUGUSTE.

Ma mère, ma ſœur ! que nos cœurs s'ouvrent à l'eſpérance. Le Roi. . . . . Ah ! ſi vous ſaviez. Il m'a parlé de vous, ma mère, il m'a répété deux fois avec une extrême bonté, « je » veux la voir, entends-tu, je veux la voir », il faut lui faire le récit de tous nos malheurs.

LA MERE.

Oui, mon fils, il faut l'inſtruire de tout. Nous avons été perſécutés, nous avons tout perdu ; mais nos cœurs, nos ennemis même, n'ont pas un ſeul reproche à nous faire.

AUGUSTE.

Nos ennemis. . . . Qu'ils tremblent. . . . Mais, ma mère, comme le regard du Roi, ce regard unique arrêteroit peut-être les expreſſions ſur vos lèvres, mettez-vous à cette table, écrivez ſans apprêt : votre ſenſibilité. . . . . Voilà le ſtyle qu'il faut : parlez beaucoup de mon père, de vos enfans. . . . Rien de moi.

LA MERE, *l'interrompant.*

Rien de toi, mon cher Auguſte !

AUGUSTE.

Oh ! non, rien, je vous en conjure : nommez ma sœur, mes pauvres frères ; peignez-lui, comme sous notre humble toît, nous entourions son image, comme de jeunes cœurs s'enflammoient à son grand nom... Tout cela comme le vôtre vous l'inspirera. Le vôtre..... Entendez-vous, ma mère, & soyez sûre que chaque ligne, chaque mot iront droit au cœur du Monarque.

LA MERE.

Ah ! mon fils ! le sentiment qui comble l'ame peut-il s'exprimer ?

AUGUSTE.

Tout est là ; tout est prêt ; prenez cette plume & écrivez, ma mère. (*Il lui donne la plume & lui baise la main.*) Le Ciel guida toujours cette main maternelle..... (*La mère s'assied & se met à écrire ; Auguste conduit doucement sa sœur au coin de la scène du côté opposé.*) Bon jour, ma chère Caroline. Il y a bien long-temps que nous ne nous sommes vus ! Suis-je toujours ton cher Auguste ?

CAROLINE.

Ah ! toujours.

AUGUSTE.

Que font mes petits frères ? Pensiez-vous quelquefois à moi, comme je pensois à vous.....

CAROLINE.

Quand nous recevions de tes nouvelles, si tu avois pu nous voir, mon cher Auguste ! nous nous rassemblions tous. Maman, les lisoit, nous écoutions, nous faisions vingt fois recommencer maman, & ce n'étoit jamais assez pour nous, ni pour elle.

AUGUSTE.

Je faisois de même en recevant vos lettres.

CAROLINE.

Quel heureux temps que celui où nous ne nous quittions jamais !

AUGUSTE.

Oui, ma chère Caroline ! Te souvient-il de notre union fraternelle,

fraternelle, de ces douces promenades du soir, autour de notre solitaire enclos ? Mais à propos de tout ce qui nous est cher, n'y a-t-il pas encore quelqu'un dont nous aurions à parler ?

CAROLINE, *en baissant les yeux.*

Quelqu'un.

LA MERE. *Elle les regarde de temps en temps.*

Ces chers enfans ! .... Ils s'aiment comme ils m'aiment.... Heureuse mère !

AUGUSTE.

Autrefois j'étois le confident de ma petite sœur..... Eh ! lève donc tes grands yeux noirs, qu'on aime tant à voir.

CAROLINE, *avec embarras.*

Eh bien, mon frère.

AUGUSTE, *avec malice.*

Comment se porte mon ami Ferdinand ?

CAROLINE.

Nous sommes partis sans l'avoir vu.

AUGUSTE.

Cela dut lui être bien sensible.

CAROLINE.

A moi aussi, mon cher Auguste.

AUGUSTE.

Je parie que dans ce moment-ci, il pense à nous.

CAROLINE.

C'est qu'il s'imagine que nous parlons de lui.

AUGUSTE.

Il t'aime toujours ?... Tu baisses encore les yeux.... Est-ce qu'il n'en est rien ?

CAROLINE.

J'en serois bien fâchée.... C'est un si honnête homme.

AUGUSTE.

Et qui mérite si bien le cœur de ma petite sœur !

CAROLINE.

Il le partage avec toi. Comment ne pas l'aimer ? Il est si sensible ; si compatissant.... Mon cher Auguste, le croirois-

tu ? Depuis nos malheurs, il eſt encore plus tendre, il m'aime encore davantage, il veut tout ſacrifier. . . .

AUGUSTE.

Voilà comme agiſſent les bons cœurs.

SCÈNE VII.

AUGUSTE, THÉODORE, CAROLINE, LA MÈRE D'AUGUSTE.

THÉODRE, *accourant par la porte du fond.*

AH ! mon ami, ah ! Madame, quelle nouvelle ! Je ſuis hors de moi.

AUGUSTE.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

LA MERE ET LA FILLE.

Comme il eſt ſaiſi !

THEODORE.

Ecoutez-moi, mais ſur-tout promettez-moi d'être tranquilles ; voici le fait. J'étois occupé dans cette pièce voiſine à lire les papiers publics, lorſque tout-à-coup un grand bruit s'élève dans la rue. J'y vole : que vois-je ? Une foule immenſe devant l'auberge de Madame ; des Gens de loi, tout leur ſiniſtre cortège. . . . Au même inſtant, ces mots *ſentence*, *fuite*, *ſaiſie*, frappent mon oreille. Les cruels vous pourſuivent juſqu'ici.

AUGUSTE.

Juſte Ciel !

LA MERE.

O mes enfans !

CAROLINE.

Voilà mes preſſentimens.

THÉODORE. *Il frappe du pied d'impatience & il pleure.*

Eh ! non, non. Si j'avois des malheurs à vous apprendre, ſerois-je ſi tranquille !

CAROLINE

Vous tranquille, Monſieur ! Eh ! vous êtes en larmes.

THEODORE.

Mais c'eſt votre faute, Mademoiſelle ; pourquoi pleurez-vous tous ; remettez-vous & écoutez-moi juſqu'au bout.

AUGUSTE.

Ecoutons, écoutons, ma mère.

THEODORE.

Au milieu de cette troupe maudite étoit notre brave hôteſſe,

qui crioit à tout le monde : « arrêtez, arrêtez ; que faut-il à la » justice, à l'injustice ? De l'argent, des sûretés, toute ma » maison ? Parlez, mon mari est instruit de tout, il se charge de tout, il répond de tout. » L'époux arrive, sa femme se jette dans ses bras & lui crie : « ô mon cher mon bon mari, » ne souffrez pas qu'on outrage chez vous la veuve d'un brave » Officier, qui ne vécut que pour nous défendre, qui mourut » en nous défendant & dont les enfans nous défendront encore. » Payons, mon ami, c'est une dette sacrée, payons au » nom de la Patrie. »

AUGUSTE, LA MERE ET CAROLINE.

Cœur vertueux ! cœur sensible !

THEODORE.

Tout le monde est dans la consternation, & on attend en tremblant, ce que va faire l'époux. « Je dépose mille ducats, » dit-il, & j'engage toute ma fortune. Respectez la noblesse » malheureuse, & venez recevoir votre argent. » Tous les yeux versent des pleurs, mille cris répètent : « vivent les bons Citoyens ! » Et soudain un nouveau bruit se fait entendre : on écoute : on regarde : on fait place. Arrive le père de l'Etat.

AUGUSTE.

Le Roi ?

THEODORE.

Lui-même ; il étoit déjà instruit.

AUGUSTE, *avec un cri de joie.*

O ma mère !

THEODORE.

Déjà l'iniquité est sans pouvoir, déjà deux bons cœurs goûtent leur récompense, & vos bienfaiteurs, au milieu des acclamations, suivent le Monarque en ces lieux.

LA MERE, *en prenant l'écrit qu'elle avoit laissé sur la table.*

Vérité ! tu vas approcher d'un Roi.

THEODORE, *tirant Auguste à part.*

Pour le coup, mon ami, je ne pouvois pas trouver une circonstance plus heureuse pour te forcer d'accepter mon argent. (*Il cherche son rouleau.*) Où est-il donc ? . . . Mais qu'est-ce que j'en ai fait ? (*Il cherche encore.*) Je ne l'ai pas laissé sur cette table. . . . .

AUGUSTE.

Que cherches-tu donc ?

THEODORE.

Mon rouleau.

LA MERE.

Quel rouleau ?

On entend un grand mouvement derrière la scène.

AUGUSTE.

C'eſt le Roi.

LA MERE ET LA FILLE, *en courant çà & là.*

Le Roi, le Roi.

AUGUSTE, *en pouſſant ſa ſœur dans la porte gauche qui reſte entr'ouverte.*

Retire-toi, ma ſœur.... Vous, ma mère, demeurez. Mais pour Dieu ! un peu de fermeté.

SCÈNE VIII.

LA MERE D'AUGUSTE, LE ROI, AUGUSTE, THEODORE, SUITE DU ROI, *dans le fond.*

LE ROI, *en entrant.*

SI le foible eût toujours dû trembler & ſe voir accabler par le puiſſant, on n'auroit pas ſongé à faire des lois. Il n'y a point de foible, point de puiſſant où je règne. Mon pouvoir eſt pour les opprimés, & ma préſence pour tous mes ſujets. (*Il apperçoit la mère d'Auguſte qui s'incline profondément. Il ôte ſon chapeau, le garde à la main, & s'avance vers elle. La ſuite reſte dans le fond.*) Que déſirez-vous, Madame ?

LA MERE, *tremblante.*

Sire.... Votre Majeſté.... Les ordres de Votre Majeſté.

AUGUSTE.

Sire, c'eſt ma mère.

LE ROI, *en la fixant.*

Vous aviez un brave homme, pour époux, Madame ; que puis-je faire pour ſa famille ? (*La mère lui remet le placet, ſe Roi le prend avec bonté & y jette les yeux en fronçant le ſourcil.* Vous avez perdu votre bien par une faillite.

LA MERE. *Théodore toujours occupé à chercher ſon rouleau, raconte bas ſon avanture aux Pages.*

Oui, Sire.

LE ROI.

Le tribunal a déclaré votre débiteur inſolvable.

LA MERE.

Oui, Sire.

LE ROI.

Qu'eſt-il devenu ?

LA MERE.

Il vit dans l'opulence.

LE ROI, *s'avançant d'un air terrible.*

Qui eſt le miſérable qui a jugé ?

LA MERE.

Sire, le même qui me condamne aujourd'hui à payer ce que je ne dois point.

LE ROI, *Il marche avec agitation & froissant le placet entre ses mains, il dit à un Officier de sa suite.*

Approchez.... *Changeant d'avis, il dit brusquement à Auguste.* Non, toi, écris. (*Il s'arrête un moment.*) Sont-ils mariés, ces gens-là ? (*L'inquiétude se lit sur tous les visages.*)

LA MERE.

Sire, ils ne le sont ni l'un ni l'autre.

LE ROI, *avec un mouvement de joie vivement marqué.* Ecris.... (*Auguste met un genou à terre auprès de la table, regarde le Roi avec une contenance assurée, & attend ce qu'on va lui dicter.*) J'ordonne que tous les créanciers du faux Négociant.... (*mets les noms.*) soient payés à l'instant, avec les intérêts des intérets, en commençant l'opération par le capital du juge. (*Tous les assistans donnent des marques de joie.*) Qu'on porte cet ordre au chef de la justice. (*Un Officier le reçoit & part.*)

La mère & la fille, ainsi qu'Auguste, sortent leur mouchoir & essuient leurs larmes; Auguste en tirant le sien laisse tomber un rouleau.

AUGUSTE.

O ma mère ! voilà de bonnes larmes.

THÉODORE, *étourdiment, voyant tomber le rouleau entre le Roi & Auguste.*

Mon rouleau !

PLUSIEURS PAGES ET PERSONNES DE LA SUITE DU ROI.

(*bas*) Son rouleau !

LE ROI.

Qu'est-ce ?

(*Il se met devant Théodore qui veut ramasser le rouleau.*)

THEODORE.

Sire.... (*bas*) que dirai-je ?... (*haut, en balbutiant.*) Votre Majesté.... *bas à Auguste.* Tu l'as donc trouvé, & tu ne me le dis pas.

PLUSIEURS PAGES ET PERSONNES DE LA SUITE DU ROI.

bas. Il a pris son rouleau. *La mère pâlit.*

AUGUSTE, *chancelant & tombant sur un genou.* Je me meurs.

LA MERE, *avec un cri, n'osant aller à son fils de peur de manquer de respect au Roi.* Auguste, ô mon malheureux fils !

LE ROI, *à la mère.*

Eh bien, eh bien ! par respect pour moi, Madame, vous laissez mourir votre enfant. . . .

(*Il court à Auguste, le soutient & le relève avec la plus grande bonté.*)

Auguste, Auguste.

AUGUSTE, *revenant à lui.*

O mon maître ! . . . O mon Dieu tutélaire ! *avec le cri de la vérité.* Je suis innocent.

LE ROI, *avec attendrissement & lui serrant la main.*

Je le sais, mon ami.

THEODORE, (*au désespoir.*)

Etourdi que je suis !

LE ROI, *faisant relever Auguste sur qui il pose une main protectrice.*

Qui est-ce qui ose accuser cet enfant ?

THEODORE, *tremblant.*

Sire. . . . .

LE ROI.

Que parliez-vous de rouleau ? *Auguste lève sur le Roi un œil reconnoissant.*

THEODORE.

Sire. . . .

LE ROI, *brusquement.*

Eh bien ?

THEODORE, *n'en pouvant plus.*

Sire, j'en avois un, je l'avois offert à mon ami. . . . Il l'a refusé. . . . Je. . . . je. . . .

LE ROI, *plus brusquement encore.*

Eh bien ?

THEODORE, *précipitamment.*

Je l'ai mis dans sa poche.

LE ROI.

Vous l'avez mis dans sa poche !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CAROLINE.

CAROLINE. *Elle ouvre la porte avec violence, traverse, & s'élance vers son frère.*

MON frère, ma mère, pardon, Sire. . . . . Mais il s'agit de l'honneur de mon frère. . . . . Le voilà, votre rouleau. C'est moi qui l'ai trouvé sur un fauteuil dans ce salon : prenez, Monsieur, prenez votre argent, & n'exposez pas, ne perdez pas mon frère.

THÉODORE, *transporté, sans prendre le rouleau, s'adresse à toute la suite du Roi, & sur-tout aux Pages.*

Messieurs, vous l'entendez . . . . . Auguste est innocent (*au Roi*) Grâce, grâce. Mon ami étoit livré aux soupçons; je ne savois ce que je disois, ce que je faisois; je ne sentois que la peine de mon ami. Votre Majesté peut me faire punir; mais mon cœur vaudra toujours mieux que ma tête.

LE ROI, *en retenant un souris.*

Ceci s'examinera, Monsieur: *il se tourne vers Auguste.* Auguste . . . . . Tantôt, quand tu dormois sur cette chaise . . . . . *Auguste baisse les yeux.* Quel papier tenois-tu à la main?

AUGUSTE.

La Lettre de ma mère.

Théodore fixe souvent Caroline; il craint de lui avoir déplu.

LE ROI, *avec bonté.*

Si je l'avois lue, tu me le pardonnerois, je pense . . . . ? Quand on place si bien son argent, ce n'est pas trop d'un témoin . . . . . & pendant ton songe . . . . . ne croyois-tu pas que le Ciel t'envoyoit cent ducats?

AUGUSTE, *jetant un regard sur sa mère.*

Ah! Sire.

LE ROI,

Eh bien, c'est moi qu'il a chargé de te les remettre. Voilà, Messieurs, toute l'énigme. Les modestes vertus de cet enfant devroient servir d'exemple à ceux qui l'accusoient. (*Théodore court à son ami & l'embrasse.*) Faites venir ce brave homme & sa femme. (*A la mère.*) Combien avez-vous d'enfans, Madame?

LA MERE.

Sire, cinq fils & une fille.

LE ROI.

J'aurai soin des vôtres. Je vois que vous leur parlez souvent de leur père . . . . . Avez-vous fait un choix pour cette Demoiselle?

(*Théodore fait un pas en avant.*)

LA MERE.

Sire, son cœur avoit choisi; mais nos malheurs & le peu de fortune du futur . . . . . .

LE ROI.

Qu'elle l'épouse, & qu'il serve; le reste me regarde.

THEODORE, *à part.*

Adieu, mon mariage.

SCÈNE X.

LES MÊMES, PHLIPS ET SA FEMME.

LE ROI, *à Phlips et sa femme.*

APPROCHEZ..... Venez, Madame : l'action que vous venez de faire ne me surprend pas, je sais que ce n'est pas la première.

PHLIPS ET SA FEMME.

Ah ! Sire.....

LE ROI.

Je vous confie tous les biens de mes maisons de charité..... Il faut un honnête homme pour remplir cette place, & personne ne la mérite mieux que vous. Théodore, je vous donne une Cornette dans mes Gens-d'Armes. Auguste, je double ta pension, & mon frère t'accorde une Lieutenance dans son Régiment ; tu es bon fils, tu seras brave comme ton père, & tes vertus te rendent digne de servir sous un tel Général. (*A la mère.*) Adieu, Madame..... Je vous remercie d'être bonne mère. (*Il sort.*)

TOUT LE MONDE *entoure le Roi, en s'écriant.*

Ah ! le bon Roi ! le Grand Roi ! le bon Roi !

La suite du Roi sort avec lui.

COUPLET chanté au Prince HENRI *par la mère d'Auguste.*

Tu verras bientôt un guerrier,
Qui fut toujours être invincible,
Qui joignant l'olive au laurier,
Est encor modeste & sensible ;
Allons rendre grace au héros
Qui te reçoit sous ses drapeaux :
Si la gloire te paroit belle,
Si tu veux par de faits brillans
Unir les vertus aux talens,
Prends ce héros pour ton modèle.

VAUDEVILLE.

I. COUPLET.

Chantons un Roi qu'on aime,
Qu'on aime pour lui-même,
Il goûte un bien suprême
Le seul fait par ses lois.
C'est dans sa bienfaisance
Qu'éclate sa puissance,
Le foible en sa présence
Peut invoquer ses lois.

II. COUPLET.

Dans un Roi populaire
Nous trouvons tous un père,
De ce Roi qu'on révère
Vous voyez le portrait ;
D'un indulgent suffrage
Honorez cet ouvrage,
Agréez en l'hommage
En faveur du sujet.

FIN.